

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 22 NOVEMBRE 1884.

No. 48

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029. BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

A UNE JEUNE DAME SUR SES VISIONS.

Que de fois en novembre on voit de pâles ombres
Secouer leur poussière et sortir des tombeaux !
Ces morts, se promenant par de froides nuits sombres,
Ont pour tout vêtement des linceuls en lan.beaux.

Pauvres âmes en peine, errantes, fugitives,
Vous fuyez, n'est-ce pas ? ces séjours ténébreux
Qui vous tinrent, hélas ! bien trop longtemps captives ;
Partez ! allez, ô morts, joindre les Bienheureux !

Mais quelle est donc cette ombre à la démarche altière
Qui va vers vous, madame, une auréole au front ?
C'est un de ces élus, rayonnant de lumière,
Dont les feux épurés jamais ne s'éteindront.

La colombe au printemps, volant à tire d'aile,
Accourt, pleine d'ivresse, au nid de son amour ;
Et si déjà l'attend sa compagne fidèle
C'est pour mieux la surprendre à son heureux retour.

Tel vole à vous, quittant son urne sépulchrable,
Celui qui fut ici votre bien cher époux ;
Et, ceignant votre front de la fleur nuptiale,
Il berce votre esprit des songes les plus doux.

Oh ! pourquoi s'arrêter à ces douces chimères
Qu'enfante dans notre âme un tendre souvenir ?
Les plaisirs d'ici-bas, ces douceurs éphémères,
Ne sont que l'avant-goût du bonheur à venir.

La vie est sur la terre un rapide passage,
Qui nous conduit bientôt vers le séjour des cieux ;
A peine notre esquif a laissé le rivage
Que déjà l'autre rive apparaît à nos yeux.

Lorsque l'ouragan hurle au-dessus de nos têtes
Et que s'ouvre à nos pieds la gueule des enfers,
Nous pouvons voir encore, au milieu des tempêtes,
La douteuse lueur de l'étoile des mers.

Mais, trop souvent, hélas ! l'homme dans la tourmente
Laisse à la femme en deuil des regrets bien cuisants,
Lorsque le tourbillon, dans sa rage écumeante,
Le saisit et le jette en ses gouffres béants...

Madame, croyez-moi, si Dieu vous a fait veuve
De cet incomparable et meilleur des époux,
C'était pour se venger, par cette rude épreuve,
De votre ardent amour dont il était jaloux !

C. P. BEAULIEU.

CHRONIQUE.

Il y a deux sortes de gens qui sont exposés au danger : ceux qui lisent et ceux qui ne lisent pas. Ces derniers moisissent dans leur insignifiance et les autres peuvent se pervertir l'esprit et le cœur, s'ils ne savent pas choisir leur lecture.

Il est une question grave qui prend chaque jour de l'importance, lorsqu'on voit les livres se répandre à profusion et pénétrer partout. C'est la question de la morale en littérature. Oserai-je dire que je n'ai pas, là-dessus, une opinion bien nette et bien ferme ? Pourquoi pas, après tout, ne pas en faire l'aveu ? Sur les choses de la politique, le journaliste est presque tenu d'avoir une doctrine absolue, et, vis-à-vis des hommes qui gouvernent, il n'y a pas de situation intermédiaire entre l'admiration ou la haine. Le pouvoir est un coupe-gorge ou un paradis terrestre, et les ministres sont des gens de génie ou des scélérats imbéciles. C'est par de semblables affirmations, également exagérées, que procède la presse politique. Il paraît que cela est nécessaire à son crédit. Certes, j'espère pour le bon sens de notre peuple, que ni ceux qui écrivent sur la politique, ni même tous ceux qui lisent ce qu'on en écrit, ne prennent au pied de la lettre les violences quotidiennement débitées. Si on croyait tout ce qui se dit sur les partis qui nous divisent, on ne pourrait sortir dans les rues sans avoir, de crainte de rencontrer un ministre ou un opposant, une chaîne de sûreté à son gilet et un revolver sous la main. Mais la grande liberté de la presse exige ces partis-pris excessifs. Les opinions moyennes sont peu goûtées. La politique a quelque chose d'un orchestre de saltimbanques. Il faut y jouer fort plus qu'y jouer juste. Une petite flûte délicate, un violon tendre s'y perdent entre le sifflet des clarinettes et le tapage des grosses caisses.

Mais la presse littéraire n'est pas tenue à de telles exagérations. Il est permis, sans passer pour un sceptique, de présenter au public un point d'interrogation et de le consulter, l'exciter à réfléchir sur un problème, au lieu de penser pour lui et de vouloir lui imposer sa doctrine.

Si tant est que la littérature ait un parfum dangereux, comme une fleur vénéneuse, ce parfum empoisonne ceux qui le respirent.

On nous dit, il est vrai, que le caractère délicat d'un écrit tient aux mœurs du temps où il a paru. Les libres Athéniens, les Romains corrompus, les hommes du seizième siècle, enivrés de la Renaissance, les gens de la fin du dix-huitième siècle, pleins d'un libertinage d'esprit qui date de la mort de Louis XIV, n'étaient pas choqués par des façons de penser et de dire qui blessent le bon goût et la délicatesse de sentiment. Faut-il s'en référer à l'état des mœurs pour juger un livre ? Soit. Mais les romanciers que j'appellerai "naturalistes," pour faire court, malgré l'horreur que ce mot mal fait m'inspire, sur qui tombent d'ordinaire les foudres de la justice, répondent, non sans raison, qu'ils

n'inventent rien. Ne rien inventer fait partie de leur doctrine littéraire. Ils peignent les choses qu'ils voient, et, si on les pousse un peu, ils établissent aisément que leurs récits sont des procès-verbaux, dont ils peuvent justifier l'authenticité. Une société a-t-elle le droit de défendre qu'on dise ce qu'elle fait ? N'est-ce pas une suprême hypocrisie d'avoir des vices et de ne pas vouloir qu'on les dise ? Pourquoi le romancier n'analyserait-il pas le vice que le légiste constate, que le poète chante ? L'étude des mœurs, c'est le domaine des romanciers. Si elles sont mauvaises, est-ce sa faute ? Il tient le miroir de la Vérité. Brisera-t-on ce miroir, parce que le monde s'y reflète tel qu'il est ?

Mais si le romancier a le droit de peindre les mœurs de nos temps, si, d'autre part, les expressions grossières,—que pour mon compte, je blâme au plus haut point—ne sont qu'une faute de goût, quel sera donc le mauvais livre, si ce n'est pas là porter scandale que de se faire l'écho des mauvaises mœurs ?

Pour déclarer un mauvais livre tel, quel criterium adopter ? Hé bien ! dit-on, on verra l'effet produit sur les imaginations, en particulier sur la jeunesse, et on cherchera les intentions de l'auteur. O la terrible et délicate tâche ! car si on fouille un peu avant dans ces abîmes qui sont les cœurs naïfs des jeunes êtres, on trouvera peut-être que *Paul et Virginie* a perdu plus de petites filles que ne l'eût fait la lecture du plus osé des érotiques. Quant aux intentions, il n'est pas un auteur libertin qui ne sache se convertir au bon endroit, et chanter la tempérance après avoir, sous prétexte de morale, donné le spectacle des flotes en fête.

A la faveur d'un réalisme palpant l'on voudra capter le cœur en faisant miroiter les illusions de quel' amour fictif qui en éloignent de la réalité de la vie, fausse les sentiments du cœur. Car, pour que l'amour gardât son allure naturelle, pour qu'il suivit sa marche sans zigzags, il faudrait vivre je ne sais où, dans un de ces mondes bleus que les poètes rêvent. Là, l'amour vient au cœur comme une fleur pousse à un arbre, à son heure, tranquillement ; il a son bourgeon, sa fleur ouverte, son parfum, son fruit, et il meurt sans tristesse comme il est né sans peine.

Ce n'est point là la vie avec sa dure réalité, ses douceurs véritables et ses devoirs sociaux.

* * *

Il est nécessaire de s'instruire. La lecture, mais la bonne lecture, développe l'intelligence. Et ce sont généralement les gens qui ont le moins d'esprit qui pensent qu'ils peuvent le plus se dispenser de s'instruire.

On disait qu'autrefois qu'un peu de philosophie éloignait des idées religieuses, et que beaucoup de philosophie y ramenait.

On peut en dire autant de l'instruction. Plus l'esprit s'enrichit, plus le cœur s'agrandit. La faculté de comprendre ne fait qu'augmenter la faculté d'aimer.

La femme, par exemple, qui aura l'esprit superficiel et la tête légère, ne pourra pas comprendre toute l'élevation et la grandeur des sentiments. Elle n'aimera jamais profondément. Et ne comprenant pas son mari, elle ne pourra lui être un ami dévoué, utile et agréable.

Il serait curieux de savoir si beaucoup d'hommes de talent et de génie n'ont pas dû la meilleure part de leur gloire au conseil familial, à la vigilance, à la première admiration de leur femme.

Ce serait là une étude touchante et la preuve d'un rôle magnifique, qui devrait satisfaire l'ambition d'une femme.

Combien de fois, en jugeant un homme célèbre, dès qu'on a voulu pénétrer derrière la gloire étalée en grands rayons d'or, n'a-t-on pas trouvé une mère modeste, simple et grande dans son humilité ?

Il semble que le chef de la communauté ait eu lui tout seul l'esprit, le caractère, la force, et c'est un lieu commun de regretter qu'un homme de génie n'ait pas eu pour compagne une femme de génie.

Cette pitié est souvent une injustice. Je crois au contraire que beaucoup d'hommes de talent n'ont dû la permanence de leur renommée et la permanence de leur goût qu'à la présence discrète, qu'à l'attention dévouée d'une femme d'esprit.

Il serait très facile de montrer que des poètes, des romanciers, des historiens, des hommes d'Etat, en cherchant à mériter d'abord l'applaudissement intime de leur femme, se sont préparés à mériter l'applaudissement de la foule.

FERNAND.

PENSÉES SUR LES ÉCRIVAINS.

MME DE STAËL (1766-1817).

Femme de société douée d'une culture intellectuelle bien rare chez son sexe, et fort admirée des hommes de son temps, Mme de Staël ne pouvait manquer de décrire éloquentement ces cercles brillants au milieu desquels elle avait vécu.

Mais néanmoins, sa *Corinne* sent déjà la vieille histoire : le prince de Castel-Forte, le comte d'Erfeuil, et même Lord Nelvil, sont des types d'hommes qu'on ne retrouve plus, car ils appartiennent à la fin du dernier siècle. De plus, comme la morale du livre a été prise chez une nation alors à l'état d'embryon au point de vue social, il était évident que ses traits les plus distinctifs dussent s'effacer sous l'empire des progrès immenses accomplis depuis un demi-siècle en Italie. Cette jolie bohémienne qui a nom Corinne, nous intéresse doublement, car elle est supérieurement instruite et sincèrement amoureuse. L'esthétique a trouvé là une place d'honneur. Quel dommage, pourtant, qu'une carrière si brillamment commencée ait si tristement fini !

Corinne, née à Rome d'une mère italienne et d'un père anglais, mais prévenue contre la société anglaise par une admiration trop vive pour les beautés du midi, reprend le chemin de l'Italie après un séjour en Angleterre ; et là, à force de talent et de génie, elle parvient à marquer son rang parmi la société la plus distinguée de Rome. Ses admirateurs pressent autour d'elle ; et pour mettre le comble à sa réputation littéraire, ils lui décernent, comme à Pétrarque, le suprême honneur d'un couronnement au Capitole. Mais parmi les spectateurs accourus pour la contempler, un noble anglais, Oswald, lord Nelvil, repoussant les préjugés de sa nation, s'attache avec ardeur aux pas de Corinne, qu'il admire, et de qui il reçoit en retour des marques de prédilection au milieu de la société choisie qu'elle fréquente. Là se coudoient des gentilshommes de divers pays ; mais, remarquables entre tous, se distinguent le prince de Castel-Forte

et le comte d'Erfeuil, l'ami d'Oswald. Corinne, qui est tout naturellement le centre et le point de mire de cette société, y étale toutes les ressources de sa brillante imagination. Tour à tour musicienne accomplie, poète et tragédienne, elle impose par la diversité autant que par la perfection de ses talents. Mais lorsqu'elle parle, son esprit est loin de son auditoire : il est tout entier à Oswald.

Leurs relations se resserrent ; une union est projetée, et, pour éviter les regards curieux, on se décide pour le séjour de Venise. Nos deux amants quittent Rome et se rendent à Naples, où ils se racontent l'un à l'autre leur histoire. C'est ainsi que, par une intrigue de famille, Oswald apprend que son père avait autrefois refusé de l'unir à Corinne, lorsqu'elle habitait l'Angleterre, et qu'il lui avait destiné la main de la sœur cadette de cette dernière, Lucile Edgermond.

Enfin, Oswald, que son devoir de militaire rappelle en Angleterre pour un temps plus ou moins long, fait de tristes adieux à Corinne et lui promet de revenir dans un an. Mais la destinée lui fait plus tard rencontrer Lucile Edgermond, qu'il épouse, oublieux de ses engagements. Dans la suite, dévoré d'inquiétude au sujet de Corinne, il revient en Italie, et retrouve son ancienne amie à Florence, malade, languissante, et prête à dire adieu à la vie. Corinne revoit cependant avec plaisir sa sœur rivale, Lucile ; mais elle ne tarde pas à succomber bientôt au mal qui la ronge. Ainsi périt, victime de l'ingratitude, cette femme si belle et si brillante de génie.

Et voilà, autant qu'une rapide analyse a pu nous le permettre, les principaux traits de la *Corinne* de Mme de Staël.

Comme dans les pièces de Molière, le plan général de *Corinne* est insignifiant : les événements qui s'y déroulent sont superposés, et ne sont nullement liés les uns aux autres par l'unité d'action. Le drame est entièrement mis de côté : on ne voit que des figures. Les intrigues sont mal liées ; et, dans ce malheureux canevas où, sous l'empire des préjugés de famille, l'union projetée entre Oswald et Corinne vient se rompre si mal à propos, on ne peut que voir le travail d'un esprit indécis et dépourvu de méthode. C'est proprement le caractère de Mme de Staël.

Deux choses sont à considérer dans cet ouvrage : la morale et le style.

La morale, Mme de Staël n'y a presque pas songé ; elle habille Corinne en homme et lord Nelvil en femme, en leur prêtant à chacun un langage contraire aux inclinations de leur sexe. Mme de Staël s'est peinte à la fois dans ces deux personnages : elle a les glorieuses prétentions de Corinne, et elle a mené l'existence aventureuse et mélancolique d'Oswald.

Elle demandait un jour à Napoléon qu'elle était, suivant lui, la plus grande femme de son temps. Elle s'attendait, probablement, à un petit compliment flatteur. — « Eh ! madame, lui répondit l'empereur, la plus grande femme de mon temps est... celle qui a le plus d'enfants. »

La fragilité du cœur de cette Corinne est si grande, si perceptible, dans ce voyage accompli avec Oswald à travers la campagne de Rome, qu'elle vient bien prête à lui sacrifier quelque chose de la pureté de son âme. Écoutons :

« Ils aperçoivent dans la mer le reflet d'un flambeau qu'une main inconnue portait sur le rivage, en se rendant secrètement dans la maison voisine. — Il va voir celle qu'il aime, dit Oswald. — Oui répondit Corinne. — Et pour moi, reprit Oswald, le bonheur de ce jour va finir. — Les regards de Corinne, élevés vers le ciel en cet instant, se remplirent de larmes. Oswald craignit de l'avoir offensée, et se prosterna devant elle

« pour obtenir le pardon de l'amour qui l'entraînait. — Non, lui dit Corinne, en lui tendant la main et l'invitant à s'en retourner ensemble ; non, Oswald, j'en suis assurée, vous respecterez celle qui vous aime. Vous le savez, une simple prière de vous serait toute-puissante ; c'est donc vous qui répondrez de moi... »

On cherche en vain, dans ces dernières paroles, cette trempe vigoureuse de l'âme et ce sentiment du devoir qui doivent soutenir la vertu de la femme dans les moments les plus périlleux. Cet aveu de la faiblesse de Corinne lui prépare de cruelles désillusions ; car, en effet, il ne sert qu'à confirmer plus tard pour Oswald la justesse des scrupules de son père envers cette femme.

* *

Quand Mme de Staël dépeint la société, elle est éloquente et elle frappe juste, parce qu'elle y a beaucoup vécu ; mais dès qu'elle se laisse entraîner aux spéculations philosophiques, elle flotte dans le vague : son style, alors, s'énigmatise. En voici des exemples pris au hasard :

« Les chagrins du cœur, en Italie, ne sont point compliqués par les peines de la vanité ; de manière que l'on rencontre, ou des hommes assez modestes pour prendre volontiers le second rang auprès d'une femme dont l'entretien leur est agréable ; mais l'on n'en trouverait guère qui, par la crainte de passer pour dédaignés, se refusent à conserver une relation quelconque qui leur plainait : l'empire de la société sur l'amour propre est presque nul dans ce pays. » (Liv. III, chap. 3.)

« Il n'y a rien de si facile que de se donner un très moral, en condamnant tout ce qui tient à une âme élevée... »

Chez Mme de Staël, le style est bien supérieur à l'idée ; car tandis que celle-ci divague, celui-là se déploie majestueusement et prend les allures les plus aisées ; la correction s'y joint à l'élégance. Dans ces périodes si soigneusement combinées et si sévèrement châtiées, on reconnaît la manière du 17^e siècle. Avec moins de jugement et de pénétration que l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, Mme de Staël écrit pourtant aussi bien que lui. Et si elle n'a pas élan soudain et presque foudroyant qui sortent souvent de la plume de Chateaubriand, elle écrit néanmoins d'un style plus égal, plus uni, et surtout moins entaché d'exagérations que le sien. Elle vient immédiatement après lui dans la sphère littéraire ; et malgré l'oubli où sont en quelque sorte tombés ses ouvrages, elle n'en conserve pas moins, dans l'esprit du véritable lettré, l'estime qui s'attache à toute œuvre bien écrite, où se retrouvent les saines traditions de la belle langue classique.

ROLLO CAMPBELL.

New-York, 1884.

ENVOYONS-LEUR UNE CANADIENNE !

Je lis dans certains journaux de Paris que la gaie capitale, ne sachant qu'imaginer pour imiter les États-Unis en fait de concours originaux, et se trouvant privée, par arrêté préfectoral, de l'Exposition des bébés qu'elle avait organisée à grand frais, va ouvrir un concours international de beauté. Ah ! ah ! mes guillards de la vieille France, l'eau vous en vient déjà à la bouche et vous vous frottez les mains d'avance, en pensant que c'est une parisienne qui gagnera sûrement le prix. Pas dégoûtés, les beaux messieurs de Paris ! Surtout quand on sait que le premier prix ne sera pas une pomme d'api, comme au temps de la belle Hélène, mais une superbe parure en diamants !

Mais vous avez compté sans les Canadiennes, mes gentils seigneurs !

Ecoutez un peu cette légende des bords enchantés du Saint-Laurent.

..

Il y a de cela pas mal de temps déjà, les fées tinrent sur les rives de ce roi des fleuves canadiens un solennel *mass meeting*, pour déterminer quel serait le genre de beauté de chaque peuple. L'affaire des hommes fut lestement réglée. Les fées étant femmes, il fut convenu que les porte barbes seraient uniformément laids. S'il y a eu depuis quelques exceptions, les fées n'y ont été pour rien.

Mais elles firent comparaître devant elles, une à une, les représentants des grandes nations de l'univers, présentes et à venir. L'Italienne eut la pureté des lignes ; l'Anglaise, les grands yeux bleus, sans compter les dents solides, en vue du bifteck national ; la Circassienne, la splendeur des formes ; l'Espagnole, les yeux noirs et profonds, les doigts effilés et nerveux chéris des castagnettes ; la Russe, les lèvres qui font concurrence aux fraises des bois ; la Parisienne, enfin, le minois chiffonné, le nez en trompette et le pied finement cambré.

..

Chacune parut fort satisfaite. Mais comme la cérémonie touchait à sa fin et que les fées n'avaient plus rien à donner, voici qu'une humble jeune fille, svelte, timide et rougissante, s'approche d'elles et réclame, à son tour, bien gentiment, sa part des biens dont les puissantes magiciennes venaient de disposer si littéralement ?

« Qui êtes-vous, mon enfant ? lui demanda avec bonté la reine des fées.

— Je serai la Canadienne-Française, murmura l'enfant, d'une voix aussi douce que le murmure du zéphyr d'été à travers les forêts séculaires de sa patrie.

— Tu viens bien tard, ma petite, et je n'ai plus rien à donner.

— Oh ! belle dame, un centin de beauté seulement ! dit la pauvre déshéritée, avec des larmes dans la voix.

Un centin de beauté ! fit la fée, touchée de tant de simplicité et de modestie. Comment faire !

..

Tout à coup une idée lui vint. Elle appela aussitôt toutes les autres femmes qui s'éloignaient déjà en gambadant, et leur ordonna de donner chacune à la Canadienne un peu de ce qu'elles avaient reçu.

Il y eut bien quelques murmures ; mais il fallut s'exécuter. Et la Canadienne eut un peu de tout : la ligne, la fascination du regard, la physionomie expressive, la richesse des contours, l'éclat du visage, la grâce enveloppante, le charme exquis, qui ravit chez la jeune fille, et la bonté, qui platt tant chez la femme.

La Canadienne se trouva soudain comme transfigurée :

— C'est la plus jolie, proclame la fée, en la voyant s'éloigner radieuse.

..

Et depuis deux cents ans, quiconque connaît les filles et les femmes du Canada-français, a ratifié ce jugement.

Envoyons-leur une Canadienne à ces beaux juges du concours de beauté de Paris, et à nous, au Canada-français, la fameuse parure de diamants !

O. DE JAVEL.

CAUSERIE.

— La première science pour une femme, c'est de se connaître elle-même.

— La seconde c'est de vouloir être le mieux possible.

— La troisième c'est de vouloir plaire (ne pas confondre avec séduire).

..

— La première beauté, c'est le visage. Il doit être intelligent, quelque soit la régularité des traits.

— Les yeux parlant... vifs ou attachant, le nez délicat aux narines frémissantes, les lèvres pleines, les dents petites, les oreilles microscopiques, le cou fin et souple.

— Passez sous la toise, madame, avant de vous coiffer ; car si vous êtes grande ou petite, tout est à modifier.

— La coiffure n'est pas seulement une question de tête, mais une question de personne.

— Une petite femme ne doit pas tout porter. Il faut savoir ce qui allonge, ce qui rapetisse, ce qui érase, ce qui élargit, ce qui dégage, ce qui avantage, ce qui dissimule, ce qui arrondit... et en faire son projet.

..

Au visage ovale, à la tête petite aux traits fins, rien d'exagéré. C'est aux cheveux à faire le cadre, à arrondir la tête sans l'écraser, à vous hausser sans vous grandir... Pas d'échafaudage ridicule où la figure est comme un cadran au milieu de la pendule.

Pour le visage rond, une tête de bébé : il faut l'ébouriffement de son âge, pas de nattes, pas de torsades, des boucles et le front dégagé. Oh ! le front ! c'est lui qu'il faut étudier ! et avec soin... Il vous rendra plus ou moins jolie et vous donnera l'expression que vous désirez avoir.

— Si vous avez les sourcils près des yeux, le regard doux et voilé, le front plat, adoptez la frange américaine qui accentuera votre type.

— Si, au contraire, vous avez le front élevé, poli, un peu bombé, les cheveux en *noyé*, aux mèches éparses, courant du milieu jusqu'aux tempes, dans un négligé très apprêté, doivent vous aller.

— Enfin, si vous avez l'air mutin, sans prétention, et les cheveux naturellement frisés, faites une ondulation pointue à gauche, carrée à droite, rien de régulier qui sente le coup de fer et vous ferait ressembler à une poupée.

— Maintenant si malgré vos trente ans vous en paraissez vingt ; si l'on voit la veine bleu, ce petit fleuve de la vie, remonter de la tempe et se perdre dans les cheveux, se confier, se calmer, suivre vos impressions et nous les divulguer... ne cachez pas votre front, éloignez tous vos cheveux, coiffez-vous à la chinoise, vous pouvez l'affronter : mais surtout, vous autres, belles jeunes filles, n'adoptez jamais la coiffure dite... *à la chien*, rien n'est plus affreux !

..

A cette règle de toilette, causons un peu mode. Comme nous l'avons déjà dit, le temps devient de plus en plus froid. Au vêtement d'automne succède le vêtement d'hiver. Les toilettes les plus en vogue pour cette année seront la robe de velours, drapée en tablier et s'ouvrant devant à la hauteur du genou, pour laisser apercevoir un fouillis de petits volants plissés en satin ; le costume en lainage ou étoffe de fantaisie ; la robe en cachemire très drapée, orné au bas, d'un rang de plisses et d'un rang de dentelles noires, et le costume court

en lainage écossais, avec grand plissée au bas et une seconde jupe drapée devant à plis remonants.

En fait de corsages, c'est la casaque garde de la reine qui sera le plus portée. Ces corsages conviennent surtout pour les réceptions ou de petits diners. Le broché indien, le damas, la lampassette ou le satin broché, ainsi que la moire ombrée, conviennent surtout pour ces sortes de corsages habillés.

Les corsages à longues basques collantes appartenant à n'importe quelle époque resteront dans le domaine de la mode actuelle.

Les belles failles unies, le satin broché, le velours frappé et le velours uni, le satin et le taffetas changeant garnis de peluche, formeront les toilettes de cérémonie.

Du côté des tissus de laine, signalons la serge et la bourre de laine, les draps français, anglais et américains. Le vieux *lasting* et la serge ancienne sont sortis de leur torpeur pour venir apporter leur concours à toutes ces familles de lainage.

F. RUANT.

Un grand violoniste, Monsieur Delisle, doit donner un concert au Queen's Hall, le 25 novembre. Ce distingué violoniste, à l'âge de 11 ans, a remporté le prix de solfège au Conservatoire de Paris. Il a été l'élève de l'illustre Vieuxtemps et il s'est couvert de lauriers sur toutes les scènes où il a figuré.

Il sera secondé par des artistes de talents à son concert du Queen's Hall. Nul doute que la société montréalaise ira en foule entendre cette belle musique.

La société de Québec apprendra certainement avec plaisir que M. Delisle donnera aussi un concert à Québec, jeudi prochain, le 21 novembre, à la Salle de Musique. Ils auront la bonne fortune d'entendre Madame Robert, notre cantatrice distinguée qui a eu de si beaux succès à Paris et à Montréal.

Comme les québécois savent apprécier le talent musical, ils ne manqueront pas de faire leurs délices du charmant concert où doivent figurer des artistes de renom. Outre madame Robert et le fameux violoniste, M. Delisle, il y aura : Melle Richard Mezzo, soprano de l'académie de musique de New-York, Signor Vicarino, baryton de la Scala de Milan et M. Emery Lavigne comme pianiste.

Le 9 décembre, Montréal sera favorisé d'une charmante soirée dramatique et musicale, donnée au profit de l'Oeuvre des Jeunes Gens. Comme l'on voit, cette œuvre a pour but la fondation d'une bibliothèque pour l'usage de la jeunesse, œuvre nationale et patriotique.

On jouera une fine comédie de Labiche ; "Poudre aux yeux." Le talent des amateurs qui doivent faire les frais de la représentation sont une garantie du succès.

— Notes d'album :

"On convient de ses défauts pour faire remarquer ses qualités, comme on fait voir une tache sur sa chaussure pour montrer un joli pied."

— Edgar à Gontran.

— Oui, mon cher, j'ai encore été giflé trois fois, cette semaine. Et tu comprends que je ne peux pas recevoir comme ça des calottes, tous les jours !

— Alors, prends un jour... de "réception !"

CONTE D'AUTOMNE.

André Mirail était à cette époque en prison ; il avait été condamné, le mois de mai précédent, aux travaux forcés à perpétuité.

Quel crime avait-il donc commis ?

Il avait mis le feu à une ferme par désespoir d'amour.

André avait toujours été un ouvrier très rangé, très laborieux ; et on avait fini par lui donner à la ferme où il était employé un poste de confiance. Son maître l'admettait à sa table ; il l'envoyait les jours de marché à la ville pour faire la vente et les achats. Le soir, quand le brave garçon revenait, il était tout fier d'aligner sur la table les écus qu'il avait rapportés. C'est qu'on gagnait de l'argent dans la ferme ; on en gagnait parce qu'on peinait dur, et comme je viens de vous le dire, André n'était celui qui peinait le moins.

Comment était-il arrivé à s'insinuer dans le cœur de la fille de la maison, c'est ce qui n'est pas difficile à comprendre. Il charmait autant par sa conduite que par son caractère ; on n'avait jamais vu un plus beau garçon ni un ouvrier plus désintéressé. Il était toujours content ; n'est-ce pas tout dire ? Ses yeux profonds paraissaient percer la flamme qui était au fond de son cœur ; on le sentait capable de tous les enthousiasmes. La belle Jeanne n'avait pu rester insensible à tant de qualités, mêlées à tant de séductions.

* * *

Mais il était écrit depuis longtemps que cette histoire d'amour se terminerait par une catastrophe.

La belle Jeanne avait de nombreux prétendants, et parmi ceux qui se disputaient sa main, il y avait un fermier du voisinage, plus riche encore qu'elle, mais qui s'était toujours promis de la conquérir haut la main. N'était-il pas l'ami de son père ? ne l'avait-il pas sauvé, il y a quelques années, non seulement de la ruine, mais encore du déshonneur ? Le fermier s'était compromis dans des spéculations hasardeuses ; il eût été perdu si cet homme ne l'eût retiré à temps du gouffre où il s'abîmait. Jugez de l'embarras où le mit André Mirail lorsqu'il vint lui demander la main de sa fille !

Mais pouvait-il hésiter un instant ? Il refusa, après force circonlocutions ; et pour couper court à des amours qui ne faisaient déjà que trop jaser dans le village, il pria André d'aller chercher du travail ailleurs.

Inutile de vous peindre le désespoir du malheureux garçon de ferme ; se voir éconduire, c'était déjà bien cruel, mais se voir préférer un homme qui avait, au vu et au su de tout le monde, des instincts qui n'étaient pas du tout à son honneur, voilà qui passait la mesure. Mais que faire ? André connaissait son monde. Il savait fort bien que le fermier ne voulait, ni ne pouvait, quoiqu'il lui fut très attaché, lui donner sa fille ; la reconnaissance ne parlait-elle pas plus haut dans son âme que tout autre sentiment ? Il y avait entre les deux fermiers comme un pacte indissoluble ; c'était une chaîne que le pauvre garçon de ferme parviendrait jamais, quoiqu'il fit, à briser. Il avait été traité par son maître comme l'enfant de la maison ; mais il n'était jamais venu à l'idée de ce dernier qu'André pût un jour lui demander à devenir son gendre. Cela lui fût-il même venu à l'idée, la situation où il se trouvait lui eût interdit d'encourager les espérances d'André. Pauvre André !

— Si je demandais, se dit-il sur ces entrefaites, un rendez-vous à Jeanne ?... Ne répond-elle pas à mon amour ?

Oui ! mais Jeanne était aussi tête folle qu'elle

était bon cœur ; elle avait bien répondu à l'amour d'André, hélas ! bien sot qui s'y serait fié !

Lorsque André la supplia, les mains jointes, les yeux baignés de larmes, de lui accorder un entretien, elle prétextait je ne sais quel empêchement, en montrant son père, qui justement les regardait à ce moment ; puis ce fut tout...

* * *

André était un homme ; la douleur fut moins forte en lui que son courage ; il résolut d'aller chercher fortune ailleurs. Mais il ne voulut pas partir sans revoir une dernière fois les lieux qui l'avaient vu naître, où il avait grandi et où son cœur s'était ouvert aux émotions saintes d'un amour qu'il avait cru partagé.

À la tombée de la nuit, au lieu de se coucher, il sortit, gagnant à pas lents le bois voisin, ce bois sur les arbres duquel il avait si souvent gravé, de la pointe de son couteau, le nom de Jeanne.

Ingrate enfant ! comment avait-elle pu le tromper à ce point ?

Mais quoi ! l'avait-elle réellement trompé ? Il y avait eu plus de curiosité qu'autre chose dans son cas ; on lui avait parlé d'amour, et son cœur qui s'éveillait s'était aussitôt mis à chanter. Combien de romans domestiques qui se sont passés de la sorte ! On se voit tous les jours, on jase, on rit ; on finit par croire qu'on s'aime ; et puis un matin la réalité vient vous réveiller, vous faisant voir que ce que vous prenez pour de l'amour n'était qu'une fantaisie vite oubliée.

Telle était l'histoire de Jeanne. Elle n'avait jamais sérieusement aimé André Mirail ; mais lui, n'était-il pas fêru jusqu'au fin fond de l'être ? C'est ce qu'il se disait, en errant, tout le long de la soirée, dans les allées du bois ; il regardait la lune qui montait, il écoutait frissonner les feuilles, et tout cela, hélas ! ne lui disait rien ; ou plutôt tout lui parlait de son amour trompé...

Et il en était là de ses rêveries, lorsque tout à coup il lui sembla qu'on marchait dans l'allée voisine.

Il s'arrêta pour mieux entendre. Il se baissa pour mieux voir.

C'était un couple qui s'avancait, entrelacé ; c'était Jeanne, la tête penchée sur l'épaule du fermier qui se laissait conter fleurette.

* * *

André vit comme un éclair passer devant lui ; puis il sentit une sueur froide couler le long de son corps et un tremblement agiter tous ses membres.

La minute qui venait de s'écouler avait eu pour lui la durée d'un siècle ; elle l'avait transformé.

Ce bon et brave garçon n'était plus reconnaissable : il allait et venait comme un fou, essayant de chasser la vision qui lui obstruait les yeux ; et des pensées de vengeance montaient à son cerveau.

Il rêvait d'incendie et d'assassinat.

Il eût voulu que l'humanité n'eût qu'un visage, qu'un corps pour mieux lui cracher sa haine à la face et pour l'étrangler plus vite et plus sûrement.

Mais que fût-ce lorsqu'il retrouva Jeanne et le fermier échangeant, un dernier serrement de main, un dernier baiser sur le seuil de la maison paternelle !

Cette fois il n'y tint plus ; il se précipita, furieux et hors de lui, dans la grange ; puis tout à coup on vit une flamme énorme s'élançant par toutes les issues...

André ne nia pas son crime un seul instant. En considération de son passé sans peur et sans reproche, on ne le condamna néanmoins qu'aux travaux forcés à perpétuité ; et quand le juge lui demanda ce qu'il avait à dire, il baissa la tête et se mit à pleurer. C'était sa bonne nature qui se réveillait en lui.

Dans un moment de colère, il s'était oublié jusqu'à commettre un crime ; mais que celui qui n'a pas eu dans la vie un désespoir d'amour lui jette la première pierre !

ROBINSON.

Les jeux d'enfants.

Prenez les enfants au bon moment, quand ils jouent !... Jamais quand ils étudient. Petites têtes blondes et bouclées pourquoi faut-il vous courber sur ces livres d'où parfois s'exhale l'ennui ! Voix plus fraîches qu'un gazouillement d'oiseau pourquoi faut-il vous forcer à balbutier les axiomes boiteux d'une langue qu'il serait plus doux d'apprendre en causant avec vos mères de ce beau monde qui vous étonne et du bon Dieu qui la créa. C'est donc au jeu qu'il faut regarder les enfants.

Là l'enfant se rapproche de ceux de son âge. Il lui faut des camarades. Combien de ces amitiés printanières, nées dans une partie de barres, avec lesquelles on chemine doucement dans la vie, que l'on quitte un instant au bord de la tombe, pour les renouer bientôt, et pour toujours dans l'autre monde.

Ensemble, joyeux et libres, les enfants développent tous les heureux sentiments, les trésors de sympathie naïve déposés dans leur jeune âme. C'est le moment de l'existence où l'on aime d'instinct sans raisonner son amour. Plus tard on aime moins, mais on estime davantage. Voyez-les à dix, à douze ans, dans une vaste pelouse, en plein soleil comme de jolies fleurs que le vent balance parmi les hautes herbes. Quelle fête ! Quels cris ! Quelle ardeur ! Il y a bien de ci de là, quelques ombres au tableau ; quelques légers nuages dans ce ciel bleu, une poussée malveillante ou un gros mot ? mais autant en emporte la brise. À vingt ans, on tirerait l'épée sans songer qu'on se doit à une mère ou à des sœurs. À quarante ans, on est prudent, mais on se déteste d'assez bon cœur. À huit ans, on essuie une larme dont on ne rougit pas encore, on s'embrasse et on mord au même gâteau. Pourquoi les jeunes gens et les hommes ne font-ils pas comme les enfants ?

La vue de cette jeunesse si joyeuse donne un peu de jeunesse et de sérénité aux esprits les plus sombres comme un rayon de soleil fait couler une vie plus active dans les membres d'un vieillard. Et plus d'un spectateur de ces naïfs plaisirs, remontant de souvenir en souvenir, se reporte avec un charme mélancolique aux heures évanouies de son matin doré, et murmure tout doucement en lui-même la parole du poète allemand :

“ Rendez-moi jeune pour toujours.”

VIOLETTE.

Saint-Hyacinthe, 24 nov. 1884.

SUB TUUM PRÆSIDIUM.

Du fonds de notre exil, entendez notre prière,
Refuge des pécheurs, ayez pitié de nous ;
Portez votre secours, Marie, ô bonne mère,
A vos pauvres enfants tombant à vos genoux !

Le jour a disparu !... la nuit étend son ombre !
Et sur la pierre, hélas ! vos pieds se sont meurtris !
Voyez vos ennemis, dissipez-en le nombre,
Vous êtes notre mère, entendez donc nos cris !

Et contre le démon, notre chair et le monde,
Pouvons-nous résister, pouvons-nous même fuir ?
Hélas ! nous périrons, leur haine est trop féconde !
Bonne mère, hâtez-vous, venez nous secourir !

O Vierge Immaculée, en qui le Dieu de gloire,
De toute éternité plaça tous ses amours.

Par vous nous espérons le salut, la victoire,
Car sous votre drapeau, nous combattrons toujours !

MAXIMILIEN COUPAL.

Saint-Michel de Napierville, 18 nov. 1884.

LA POMME DE L'ARBRE DE VIE

LÉGENDE ORIENTALE.

“Et le Seigneur fit croître toute espèce d'arbres, beaux à voir, délicieux à manger: “l'Arbre de Vie,” aussi au milieu du paradis, et l'arbre de la science du bien et du mal.” (Genèse, chap. II, verset 9.)

Salomon était à l'apogée de sa puissance et de sa gloire. Son nom était célébré bien au-delà des limites de ses Etats. Des régions les plus reculées de l'Asie, les monarques venaient le saluer sur son trône et regardaient comme une faveur d'être admis aux audiences de sa cour. Ce n'était pas seulement sur la terre qu'il régnait: les habitants invisibles de l'air se soumettaient à ses talismans aussi respectueusement que les habitants de la terre s'inclinaient sous son sceptre...

Et cependant, au milieu de sa magnificence, le plus grand et le plus heureux des rois d'Israël promenait tristement sa rêverie solitaire dans une allée du jardin dont il avait fait une des merveilles de son empire,—séjour enchanté où des sources vives entretenaient la fraîcheur printanière, où les oiseaux les plus mélodieux mêlaient leur voix au gazouillement des ruisseaux et aux doux soupirs de la brise, où les fleurs exhalaient les parfums les plus suaves, où les arbres de tous les climats produisaient en toute saison les fruits les plus savoureux.

Oui, même dans cette retraite favorite, abandonnant à ses courtisans les splendeurs de son palais, Salomon se disait mélancoliquement à lui-même:

“A quoi mène toute gloire en ce monde? A la mort.” Avec l'homme lui-même s'évanouit toute grandeur, toute domination, toute renommée... En laisse-t-il quelque chose après lui, que lui importe, puisqu'il n'en verra rien? Comment saurait-il ce qui sera, ne sachant pas ce qui fut? J'ai accumulé des trésors dans mes palais; l'or, l'argent et les pierres précieuses y étincellent partout. J'ai créé des bosquets où le cèdre et le palmier sont aussi abondants que le sycomore dans les vallons des jardins où les fleurs naissent sous mes pas et où les fruits viennent au devant de ma main; j'ai satisfait tous les désirs de mes sens; j'ai cherché et trouvé tous les secrets de la science; mais que me servira d'avoir joui de ce court bonheur, d'avoir été l'oracle de la sagesse? Le sage ne meurt-il pas enfin, comme l'insensé, quand son heure arrive? Ne faut-il pas que le plus magnifique et le plus puissant des souverains, un peu plus tôt ou un peu plus tard, exhale son âme comme le plus stupide des animaux exhale son dernier souffle?...”

Le roi Salomon n'était plus jeune. En parlant ainsi, le monarque vit du côté de l'occident le soleil déployer son manteau de pourpre où il allait se plonger: “Toute cette splendeur sera évanouie dans quelques instans, poursuit le royal rêveur; mais l'astre du moins doué d'une éternelle jeunesse, renaît chaque matin avec tous ses rayons.”

Salomon parlait encore, lorsqu'il entendit l'approche d'un pas qui foulait le sentier derrière lui, et tournant la tête, il aperçut un inconnu qui, à la couleur de suie de ses cheveux et à sa prunelle d'un gris de plomb il prit pour un des enfants de ce sol brûlé par les reflets du glaive de feu que tient dans sa main redoutable l'ange auquel est confiée la garde du paradis terrestre.

L'inconnu s'inclina sept fois silencieusement. “Qui donc es-tu? lui demanda le monarque, toi qui te présentes sans avoir été annoncé devant le roi Salomon?”

L'inconnu ouvrit sa main droite et fit voir une pomme fraîchement cueillie.

“Seigneur, dit-il, gloire et honneur à ta suprême majesté! C'est par l'ordre de Dieu lui-même que je t'apporte ce fruit, cueilli sur l'arbre de vie, dans le

jardin dont Adam fut à jamais exilé lorsque, séduit par la perfide insinuation du serpent, il eût goûté à l'autre fruit défendu, qui contenait la mort. Reçois cette pomme que Dieu envoie au plus grand de ses serviteurs, pour qu'en la goûtant, il soit préservé du sort du commun des mortels.”

Cela dit, le messager disparut, laissant dans la main de Salomon cette pomme d'un rouge vermeil qui exhalait un parfum d'ambrosie. Le monarque la tourna et la retourna, l'admirant, mais résistant à la tentation de l'approcher de ses lèvres pour reprendre le cours de ses pensées rêveuses:

“La vie est une chose bonne, mais non pour la vie elle-même. Une vie éternellement jeune, voilà ce qui serait un don précieux et désirable, s'il était possible de conserver la fraîcheur de ses sensations avec la souplesse de ses muscles, la volonté du cerveau qui commande avec la vigueur des bras qui obéissent... oui, la vie serait bonne et belle pour le jeune homme qui n'aurait pas encore joui de la vie, pour celui dont le cœur bat à la vue d'une beauté virginale et n'a pas déjà lui-même des rides sur son visage, ni des cheveux grisonnants autour de ses tempes... oui, la vie serait belle et bonne avec toutes ses illusions, mais non quand l'expérience l'a désenchantée. Qu'est-ce que la vie avec ses vérités cruelles, avec ses promesses trompeuses, ses soucis du lendemain, ses regrets de la veille?... Qu'est-ce que la vie à jamais enchaînée à la vieillesse, la vie avec une vue affaiblie, une oreille insensible aux accords d'une voix tendre et d'un luth harmonieux?... Non, non, c'est trop tard qu'une vie éternelle m'est offerte;... trop tard a été cueilli pour moi ce fruit de l'arbre d'Eden.”

En méditant ainsi, le monarque avait suivi le sentier qui le ramenait à son palais. Il s'appuyait sur le sceptre en ivoire artistement sculpté et incrusté d'or, qui, à cause de son âge, était devenu l'utile soutien de sa marche parfois chancelante.

Comme il avait soupilé dans les allées fleuries, Salomon soupira encore sous les voûtes splendides de l'édifice dont Hiram était l'architecte, sans lever les yeux vers les frises peintes, les colonnes entourées de gurlandes, les tentures en rares tissus et les chefs-d'œuvre des artistes de Sidon. Traversant une suite d'appartements à chaque porte desquels des esclaves saluaient en courbant leur front jusqu'au marbre du seuil, il se dirigea vers une chambre en bois de cèdre odorant, et il disait à demi voix:

“O belle Sulamite! tu es plus bruyante que l'étoile qui se montre au-dessus de l'Hébron, et plus douce que le Carmel. Le roi règne sur son peuple, mais toi, ma bien-aimée, tu règnes sur le roi.”

A la porte de cette chambre, c'étaient deux esprits, serviteurs dociles, qui faisaient sentinelle en l'absence de Salomon, et veillaient sur la dernière reine de son cœur, la Sulamite qui lui avait inspiré le cantique des cantiques. A son approche, ils baissèrent leurs glaives, et s'évanouirent dans les airs.

Le roi montra à la Sulamite la pomme qu'il avait à la main.

“Regarde, lui dit-il; voici ce qui m'arrive de la contrée qu'éclaire le reflet de l'acier flamboyant du chérubin. Cette pomme a été cueillie sur l'arbre dont les fruits ont la vertu d'éterniser la vie. C'est pourquoi je te l'apporte, ma bien-aimée; à toi comme à la plus belle des filles d'Ève. Moi, le roi des rois, moi que les fils des hommes appellent le Sage des sages, j'ai acquis, en effet, assez de science pour porter quelquefois envie aux ignorants et savoir que penser beaucoup c'est avoir beaucoup de soucis.—J'ai appris encore que c'est dans la beauté de la jeunesse et non dans l'expérience de l'âge, que réside le bonheur. Le printemps lui-même vaudrait-il mieux que l'hiver si ses roses étaient fanées? Le manteau le plus richement brodé ne tombe-t-il pas en poussière quand le ver en a rongé le tissu? Au milieu de l'éclat de ma gloire,

je n'ai plus d'autre joie que d'admirer ta beauté. Plus ma vie se prolongerait, plus amer serait le regret de ne plus être jeune, pour celle que j'aime, mais toi, reine de mon âme, toi le désir vivant, toi qui es la beauté, la jeunesse et l'amour en une seule personne, toi le chef-d'œuvre du Créateur, toi qui es faite pour être adorée de tous, qui serait plus digne que toi d'être adoré éternellement? Accepte donc ce fruit qui doit à jamais prolonger ta vie. Reste toujours jeune, afin que dans la suite des siècles la bien-aimée du roi Salomon soit proclamée la plus belle des filles d'Ève nées et à naître.”

“Ce disant, le monarque donna la pomme à la Sulamite et s'éloigna.

“Mais elle, quand le monarque fut parti, prenant la pomme dans sa main et la regardant sans l'approcher de ses lèvres, se mit à rêver aussi à ce que Salomon venait de dire et répéta comme lui:

“La vie est chose bonne, mais non pour la vie elle-même; et il en est de même de la jeunesse, sans l'amour? Vivre c'est beaucoup, mais ce n'est pas assez... Être jeune, être belle, c'est beaucoup encore, mais à condition de ne pas être seule belle et jeune... Vivre belle et jeune n'est plus rien sans la certitude d'être aimée par celui qu'on aime, par celui par qui il est doux d'être belle et jeune... Me trouverais-je encore belle, ô mon Azarias, si j'avais cessé d'être belle pour toi!”

Elle dit, se leva et, ayant caché la pomme dans son sein, tourna le chaton de l'anneau magique qui servait de sceau à Salomon et qu'elle lui avait dérobé le matin même en jouant avec la royale main et fascinant le roi avec un sourire. Grâce aux caractères mystérieux gravés sur la pierre de l'anneau, la Sulamite savait qu'elle serait obéie des esprits chargés de veiller sur elle, et grâce à ce talisman, elle put traverser sans être vue tous les appartements et les longues galeries, franchir toutes les portes et descendre dans la villa.

Avec son voile baissé sur son visage, la belle Sulamite ne s'arrêta qu'à la porte du palais du prince Azarias, et là, dans le silence d'une nuit qu'éclairait une lune rayonnante, elle s'écria:

“Azarias, réveille-toi; réveille-toi et ouvre-moi. Mon ami, ouvre-moi vite, c'est moi; moi la bien-aimée du roi Salomon et qui t'aime, toi, Azarias. Fais hâte, Azarias, car je suis impatiente. Ne laisse pas languir celle qui t'a donné tout ce que peut donner une esclave qui ne s'appartient plus, celle qui t'a donné son cœur.

Azarias se réveilla et ouvrit à la belle Sulamite:

“O ma reine! lui dit-il, quelle démence t'amène à la demeure d'un serviteur du roi Salomon? Il se fait et te voilà seule; mais as-tu oublié que le roi a des yeux qui s'ouvrent quand les siens sont fermés et qu'il n'y a d'obscurité assez sombre pour échapper à ces yeux vigilants? as-tu oublié que si le sommeil gagne les soldats postés sur les tours, les oiseaux nocturnes vont avertir le roi, et que les étoiles elles-mêmes font sentinelle pour lui? Tremble, ma reine, tu risques ta vie... et la mienne...”

—Calme cette terreur, ô le préféré de mon âme! répondit la Sulamite. Rassure-toi, Azarias, tu n'as rien à craindre ni pour ta vie ni pour la mienne; car regarde ce que je t'apporte. Cette pomme est un fruit de l'arbre de vie. Quiconque mange cette pomme ne peut plus mourir. Je viens de te l'offrir, ô mon Azarias, parce que ton amour est plus précieux pour moi que ma propre vie et que la vie n'est douce pour moi que si tu m'aimes. Prends donc et vis à jamais, ô mon Azarias; vis et aime celle à qui tu devras vivre à jamais; vis et sois-lui fidèle jusqu'au jour où, plus heureuse d'être libre qu'esclave couronnée, elle pourra se donner tout entière à toi.”

(La fin au prochain numéro).

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 9.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XIII

En poussant quelque pierre jusqu'au bas du mur et en s'exhaussant ainsi, il en atteindrait le sommet, s'y accrochant au risque de se couper les mains dans du verre brisé ! non, cent fois non, il n'était pas venu jusque-là pour reculer.

Et puis, certainement Marsa était là, tremblante peureuse, le maudissant peut-être, mais l'attendant et voulant le repousser.

—Ah ! qu'elle se livre à Zilah, soit ; mais qu'elle me dise un dernier adieu ! dit-il presque tout haut, dans le grand silence des arbres endormis... il y aurait la mort derrière cette porte que je ne reculerais !

Michel Menko ne se trompait point Marsa Laszlo l'attendait.

Elle se tenait à sa fenêtre, vision spectrale dans sa robe blanche ; elle se dressait, debout, toutes les fenêtres du logis étant éteintes, et les deux mains crispées sur la barre de l'appui, droite, plongeant avec angoisse son regard dans cette nuit qui l'enveloppait toute et s'ouvrait, en bas, comme un gouffre, elle épiait angoissée, le cœur serré de crainte, le moindre bruit dans cette solitude.

D'en bas, du dehors, on n'eût pu la voir, sa silhouette s'effaçant dans le fond sombre de la chambre. Son visage convulsé, le frocement de ses sourcils et la tension de ses lèvres se perdaient dans la nuit. Elle regardait au-dessous d'elle dans ce grand trou du jardin dont les senteurs montaient.

Ces branchages, nettement découpés sur le ciel profond, avec les clartés d'acier de la lune trouant la feuillée du chêne, une étoile comme piquée dans la crête d'un peuplier, semblable à une pierrerie dans l'aigrette d'une coiffure de femme, la masse d'arbres déchiquetée comme une muraille ébréchée sur un ciel pur, et sous la fenêtre, dans le fond noir, la pelouse assombrie vaguement aperçue et ourlée d'un ruban plus blanc qui était l'allée, une raie de lumière tombant sur le sable et un bruit lointain d'eau dans une vasque : — Marsa ne voyait que cela.

Vaguement, son regard, flottant comme sa pensée allait des arbres découpés aux plans confus semblables à de grands nuages déchirés ou à une poussière noire de branches ; à ce ciel plus pâle du côté de la lune, à ces trouées d'étoiles, à cette lumière qui envoyait son reflet sur le perron blanc constellait la muraille de plaques lunaires, mais laissait, à la fenêtre, la jeune fille perdue dans l'ombre. Et elle écoutait, l'oreille tendue, et elle tressaillit en entendant, tout à coup, le lointain aboiement d'un chien.

Cet aboiement d'abord l'avait secouée d'un frisson.

Le chien apercevait quelqu'un. Si c'était Menko ?

Non, le bruit, hurlement plutôt qu'aboiement, venait du fond de la nuit, de très loin, de Sartrouville, par delà la Seine.

—Ce n'est ni *Duna* ni *Bundas* qui a aboyé ! Ni *Ortog*, dit-elle.

Mais quelle folie de demeurer là à cette fenêtre !

Elle se parlait à elle-même.

—Il ne viendra pas, ce Menko ! Dieu merci, il ne viendra pas !

Et elle soupirait, heureuse, comme soulagée d'un poids terrible.

Tout à coup, d'un mouvement brusque, elle se

jeta violemment en arrière, comme si devant elle se fût dressée quelque effrayante vision.

Des aboiements rauques, tout différents de cet aboiement lointain de tout à l'heure, traversaient l'air, retentissaient avec des sons lugubres, une violence enragée, là-bas, dans la nuit. Et c'était bien, cette fois, ses grands chiens danois, et le gros molosse velu de l'Himalaya qui se précipitaient sur quelque proie, dans l'ombre.

—Grand Dieu ! Il est donc là !... Est-ce qu'il est là ?

Cette fois, Marsa tremblait.

Il y avait dans ces cris des chiens quelque chose d'affreusement tragiques. A ce redoublement des bruits sauvages, des grognements secs, irrités et affreux, comme soulignés de coups de crocs féroces, Marsa devinait quelque carnage sinistre, une lutte en pleine nuit d'un homme contre ces bêtes.

Alors toute sa terreur semblait monter à sa gorge dans un cri de pitié ; raidissant sa main sur l'appui de la fenêtre, résolue, avec son impassibilité moscovite :

—Eh ! bien, quoi !... Il l'a voulu ! se disait-elle.

Ne savait-elle donc pas ce qu'elle faisait, tout à l'heure, lorsque froidement, voulant mettre entre le danger et elle comme une garde vivante, elle était descendue au chenil, détachant les animaux farouches qui, reconnaissant sa voix, avant de bondir lui léchaient les mains de leurs langues rudes, avec toutes sortes de jappements joyeux ? Elle était remontée dans sa chambre, éteignant sa lampe, autour de laquelle voletaient les noctuelles qui battaient l'abat-jour d'opale de leurs ailes duvetées ; et, dans cette obscurité, la fenêtre ouverte, buvant l'air de la nuit qui distillait comme un remède à sa fièvre, Marsa avait attendu, se disant que Michel Menko ne viendrait pas et que, s'il venait, c'est que la destinée voulait qu'il se heurtât à ces chiens dévoués qui la gardaient, les bonnes bêtes !

Pourquoi le plaindrait-elle ?

Elle le haïssait, ce Michel. Il menaçait ? Eh bien, elle se défendait. C'était tout simple, la dent d'Ortog était faite pour les pillards et les rôdeurs de nuit.

Point de pitié, non, non, pas de pitié pour un tel lâche, s'il osait...

Mais maintenant, aux aboiements féroces des chiens faisant là-bas comme un bruit de curée, avec des redoublements de fureur, elle devinait, terrifiée, des rongements d'os et des déchirements de chair ; et devant cette lutte invisible et que son imagination lui montrait saignante, Michel se débattant dans une boucherie hideuse, contre les morsures des chiens, Marsa frémissait, tremblait, avait peur, sentait encore un grand cri éperdu lui monter aux lèvres, un *Au secours !* qui ne pouvait sortir, qui s'arrêtait dans sa gorge et l'étouffait.

Une sorte d'égarément s'emparait d'elle. Elle voulait crier grâce, comme si la bête féroce eût entendu.

Elle cherchait la porte de sa chambre, tâtant les murs de ses bras étendus en croix, voulant se précipiter, courir au jardin et ses jambes se dérobant sous elle, sans nerfs, coupés brusquement par une terreur qui faisait couler de ses beaux cheveux une sueur froide.

—Mon Dieu !... Grand Dieu ! Eh ! misérable !... Mais c'est un homme que l'on dévore !... Au sec...

Puis brusquement, elle s'arrêta comme foudroyée.

Plus de bruit. Rien.

Cette nuit noire était retombée, tout à coup, dans son grand silence mystérieux.

Marsa éprouva cette sensation de voir un drap noir qu'on étendait sur un cadavre. Et dans cette ombre, dans cette ombre noire, où, du fond de la chambre, elle regardait à présent, il lui sem-

blait que de larges plaques saignaient, dans le jardin et sur le ciel.

—Ah ! le malheureux ! balbutia-t-elle.

Mais brusquement, la voix des chiens reprenait rapide, colère, toujours affreusement menaçante.

Ils paraissaient maintenant non plus déchirer, mais hurler, hurler en courant et leurs aboiements étaient plus éloignés.

Qu'arrivait-il ?

On eût dit qu'ils emportaient ou traînaient leur proie en la déchirant en en jetant aux haies du parc de hideux et rouges lambeaux.

XIV

Michel Menko était-il mort ?

Il avait, tout à l'heure, brusquement tourné la clef dans la serrure de la petite porte, et, hardiment, il était entré, longeant une allée qui donnait sur un rond point où s'élevait le pavillon. Ses yeux cherchaient si les fenêtres de ce pavillon étaient éclairées, si la porte laissait filtrer une lumière. Non. La silhouette hindoue du bâtiment se décomposait sur le ciel avec des dentelures de pagode ; mais rien n'y semblait vivant. Peut-être Marsa était-elle là pourtant, dans l'ombre !

Il se glisserait d'ailleurs sous sa fenêtre ; il appellerait. Alors, en entendant ce bruit, effrayée devant tant d'audace, elle descendrait.

Il avait donc fait quelques pas vers le pavillon ; mais tout aussitôt, sur la partie du jardin qui semblait plus blanche, le reste étant enveloppé de nuit, là, sur la large bande que formait l'allée de sable, Michel avait aperçu des ombres bizarres, rampantes, qu'un rayon de lune éclairait bientôt : les chiens, ces grands chiens, allongeant leurs silhouettes sur le sable, leurs oreilles dressées, et qui, d'un bond, poussant des aboiements, rugissaient et sautaient sur lui avec une détente de reins et de jarrets aussi terrible que l'élan d'un tigre.

Une pensée aiguë, une sorte d'illumination colère, avait alors électriquement traversé le cerveau de Michel :

—Ah ! ah ! c'est cela, la réponse de Marsa !

Il eut le temps de penser, ironiquement, avec rage :

—J'avais raison, elle m'attendait !

Et tout aussitôt, sous le bondissement des chiens, il recula, joignant ses poings sur sa poitrine, présentant hardiment ses coudes pour parer ces élans féroces. Brusquement, d'une forte détente de muscles, il repoussait les grands chiens danois qui, arrêtés net roulaient à terre, s'y tordaient et rebondissaient plus furieux, avec des aboiements formidables.

Michel Menko n'avait pas d'arme.

Avec un couteau, il eût pu se défendre, ouvrir le ventre à ces bêtes devenues féroces, mais rien ! Allait-il donc être forcé de fuir, traqué comme un gibier ?

Et si, à ces aboiements, les gens accouraient aussi, à leur tour, se précipitant sur lui comme sur un voleur ?

Ce pouvait être le salut, cela. Si l'on venait à lui ou l'arrachait du moins à ces monstres. Mais non, encore une fois, rien ne bougeait dans le logis endormi, silencieux et comme impassible.

Les chiens danois, debout sur leurs jarrets se précipitaient sur Michel qui, de ses pieds, du choc de son talon, les renversant, frappant violemment dans leurs mâchoires, reculait maintenant, mordant à l'épaule.

Terrifié, le chien dont les dents trouaient le vêtement, mettait en lambeaux l'habit, la chemise et déchirait la chair du jeune homme ; mais, du moins dans le mouvement de recul qu'il avait fait, rejetant sa tête en arrière, Michel Menko venait d'éviter d'être étranglé, égorgé d'un coup.

Les muscles d'acier, la robustesse élégante du Hongrois étaient d'ailleurs comme décuplés par

cette nécessité : ou s'arracher à ces morsures, ou périr là, dans le carnage hideux d'une curée.

Il empoigna, de ses deux mains crispées l'énorme cou d'Ortog, fit, en même temps, un soubresaut désespéré, secouant son épaule, laissant des lambeaux de sa chair à l'animal dont l'haleine chaude, empestée, lui montait aux narines. Il arracha de l'épaule entamée, cette gueule vorace, dont les dents glissèrent dans la déchiqueture de l'habit ; et, farouche, appelant à lui, dans un instinct de désespoir, toute sa force, toute sa résolution et tous ses nerfs, il enfoua ses pouces dans le cou d'Ortog, tordant les tendons, et ses ongles se rejoignant, aussi féroces que les dents du chien, à travers la peau et la chair déchirées du molosse qui frappait de ses pattes, labourait de ses griffes la poitrine de l'homme.

Mais la langue du molosse pendait sous la pression étouffante de Michel Menko, de Menko voulant échapper et voulant vivre.

Et, tout en luttant ainsi, comme perdu, contre Ortog, Menko reculait, les deux danois énormes bondissant toujours sur lui, parfois atteints et repoussés à coup de pied, tout rugissants. — Duna, la mâchoire fracassée par un choc du talon, — puis dardant leurs yeux incendiés sur cette proie vivante avec de nouvelles rages.

L'un d'eux, Bundas, ses crocs enfoncés dans la cuisse gauche de Michel, secouait cet ennemi comme pour le jeter à terre. Une chute et tout était fini. Tombant sur le sable, l'homme eût été broyé, étripé comme un cerf à l'hallali.

Une atroce douleur faillit faire évanouir Michel. C'était Bundas qui lâchait prise, arrachant toute une langue de chair.

Mais Michel se sentait délivré comme par le couteau du chirurgien qui coupe un bras. Le malheureux serrait toujours, comme des tenailles, le cou farouche d'Ortog. Il sentait aussi d'ailleurs que les mouvements saccadés du chien n'avait déjà plus la même violence terrible. Deux points blancs, pareils à des billes énormes, apparaissaient tous ronds, jaillissant des orbites, dans cette face velue qui frotait presque la moustache de cet être humain disputant sa vie.

Menko rejeta furieusement la masse lourde, la masse lourde, le chien, suffoqué, tomba sur le sable avec un bruit de sac plein et resta là, essayant à demi de se redresser, presque mort.

Michel n'avait donc plus devant lui que ces grands danois rapides, aux bonds de lévriers, rendus plus enragés par l'odeur du sang et dont un seul, les dents serrées, hésitait un peu à attaquer encore, tout prêt qu'il était à broyer le crâne de l'homme, au moindre faux pas.

Bundas, allongeant ses reins solides, sautait encore, son museau long tout large ouvert, les oreilles droites, Michel paraît toujours, de son bras gauche replié, l'attaquant de ces dents sanglantes.

Puis tout à coup, il poussa un cri sourd, l'atroce douleur des crocs de la bête qui s'enfonçaient dans son avant-bras lui arrachant, cette fois, comme un râle.

Il lui sembla que, maintenant, c'était fini. Chaque seconde lui enlevait de ses forces. L'énorme tension de muscles et de nerfs qu'il lui avait fallu déployer pour arracher de son épaule les dents d'Ortog, le sang qu'il perdait, tout le côté gauche de son corps labouré de morsures, taillé comme à coups de couteau, l'affaiblissaient.

Il calculait que s'il n'atteignait point la petite porte avant que l'autre chien lui eût sauté au corps, il était perdu. Perdu tout à fait. Mangé !

Mais cette porte, aurait-il le temps de l'ouvrir ? Il avait intérieurement laissé la clef. Pourrait-il la tourner.

Rugissant, se tordant autour du corps de Michel, se tenant, par les dents, pendu au bras troué du jeune homme, Bundas ne lâchait pas prise ; et en-

hardie, l'autre, Duna, avec ses dents brisées, aboyait atrocement, prêt à bondir.

Michel ramassa tout ce qui lui restait de force, courut à reculons, vivement, emportant avec lui ce bourreau qui lui fouillait le bras, semblait lui broyer l'os.

Il atteignait déjà le haut de la petite allée, tout à l'heure franchie !

La porte était là !

A tâtons, dans l'ombre, sans savoir, de sa main droite restée libre, Michel chercha la clef. Le hasard ne voulait pas qu'il mourût. Ses doigts sanglants rencontrèrent le bout de fer ; il allait le tourner. La porte vint à lui, mal refermée, un moment auparavant. Alors, comme il avait tout à l'heure repoussé Ortog qui, déjà, au loin, debout, trébuchant, grognait et, redressé, revenait vers l'ennemi, Michel Menko arracha de son bras Bundas, ed lui entrant les doigts et les ongles dans les oreilles et, le chien à peine rejeté à terre et prêt à rebondir, le Hongrois s'enfonça brusquement dans l'entrebaillement de la petite porte et la referma d'un coup bref, au moment où les deux chiens à la fois, allaient lui sauter encore à la gorge.

Et, alors, là, debout, s'appuyant contre la porte même pour ne pas tomber, il demeurait un moment défaillant, le cœur lui manquant, tandis que de l'autre côté de ces haies de bois qui le séparaient maintenant de la mort — et quelle mort ! — les chiens, debout sur leurs pattes de derrière, appuyés là comme des animaux rampants héraldiques, essayaient de ronger le bois, et, mordant le chêne comme tout à l'heure les chairs, faisaient craquer sous leurs dents des débris arrachés à cette porte qui leur enlevait leur proie humaine.

Michel ne pouvait guère se rendre compte du temps qu'il demeura ainsi, entendant le grognement presque rabique de ces bêtes redevenues fauves.

Il voulait cependant partir.

Il le fallait. Et comment se traîner jusqu'à l'endroit du parc où Pierre l'attendait ? C'était si loin ! si loin ! Il s'évanouirait vingt fois avant d'y arriver.

Allait-il donc faiblir après tant d'énergie ?

Sa jambe gauche, affreusement endolorie, pouvait le soutenir pourtant. Son épaule et son bras seuls lui causaient, au moindre mouvement, des élancements atroces, comme si quelque roue de machine lui eût écrasé les os.

Il chercha son mouchoir, enveloppa ce bras saignant, nouant au hasard le linge dont il tenait le bout entre ses dents. Puis il marcha.

Il chancelait, la tête lui tournait.

Il prit dans un tas de bois, amassé par quelque bûcheron, une branche coupée. S'en faisant un bâton, s'y appuyant, il se traînait avec des arrêts fréquents, dans ses allées, qu'un vent emplissait maintenant d'un grand murmure, et qui dans l'entrecroisement des feuillages, laissaient voir le sourire implacable des étoiles.

Il était épuisé, la terre lui manquant, son corps tout entier vacillant dans le vide, lorsqu'au loin dans la profondeur de l'allée qui descendait vers la Seine, l'arche du vieux pont auprès duquel le coupé était resté lui apparut avec sa découpe nette.

Encore un effort. Quelques pas. C'était là.

Il avançait.

Il avait peur maintenant de tomber avant d'avoir atteint le but, de rester sur cette route, couché, mourant, sans que le cocher pût soupçonner qu'il était si près de lui.

— Allons, dit-il, commandant àprement à son corps, va ! Va donc !

Deux lueurs claires, d'un rouge ardent avec des rayonnements vifs, se montraient : les lanternes du coupé.

Pierre ! cria Michel Menko dans la nuit. Pierre !

Il sentait que sa voix, étant faible, ne réveillait pas le cocher, sans doute endormi.

Alors il rassembla une dernière fois ses forces, affaibli, épuisé, et cria de nouveau et avança encore, se disant qu'un ou deux pas de plus c'était le salut peut-être.

Puis tout à coup il tomba sur le côté, n'en pouvant plus, sa main droite soutenant son corps couché à terre. Et sa voix, de plus en plus basse, lui manquait presque.

Le cocher, heureusement, avait entendu. L'accent désespéré de l'appel lui disait qu'il y avait un danger, un malheur. Il sauta à bas de son siège, courut vers son maître, et, le relevant, l'amenant, en lui servant d'appui, jusqu'à la voiture, il poussa un cri effrayé en apercevant le bras saignant, le flanc déchiré, la chemise en lambeaux du comte, dont la tête nue et hagarde était celle d'un mort.

— Ah ! Dieu de Dieu ! d'où venez-vous ? dit-il ? On vous a assassiné ?

— Le coupé... asseyez-moi dans le coupé...

— Mais il y a des médecins ici ! Je vais...

— Non... Rien. Pas de bruit. Ramenez-moi à Paris. Je ne veux pas qu'on sache... A Paris... Tout de suite...

Il s'évanouit, cette fois sur les coussins.

Pierre, avec l'eau-de-vie de sa gourde apportée comme un *en-cas* réchauffant, lui frottait les tempes, lui versait des gouttes sur les lèvres immobiles, et, lorsque Michel Menko revint à lui, le cocher fouettait le cheval et galoppait vers Paris en grommelant, et en disant dans un haussement d'épaules :

— Il doit y avoir encore là-dedans de la femelle. Satanées femmes ! Est-on bête, tout de même, de s'en inquiéter tant que ça !...

Au petit jour, le coupé arrivait à Paris.

Pierre entendait, à la barrière, des maraîchers qui, croisant la voiture élégante, aux lumières assoupies maintenant, et pâles comme la lueur d'un ver luisant, disaient tout haut :

— C'est moi qui voudrais être à la place de celui qu'on carrosse là-dedans, tiens !

Et, philosophiquement, Pierre songeait :

— Imbéciles ! S'ils savaient pourtant !...

Là-bas, à Maisons-Laffitte, dans le grand parc du prince Tchéreteff, Marsa, aux premières lueurs du jour, descendait en tremblant au jardin tout embaumé de vie matinale.

Elle allait vers la petite porte, du côté de la forêt, se demandant quelle épouvante éclairait cette aurore.

Au-dessus des arbres finement découpés en dentelles sur le ciel pâle, des nuages roses s'étendaient comme des flocons d'une étoupe délicate, soyeuse, où le fin croissant de la lune, déjà pâli, fondu comme une apparition qui s'évapore, se montrait aiguisé en une lame d'argent, et, vers le levant, dans la splendeur dorée du soleil, les cimes des arbres se découpaient sur un fond de cuivre comme sur un fond de peinture byzantine. Ce calme, cette fraîcheur, cette poésie matinale, cette rosée sur l'herbe mouillée, enveloppaient les choses d'un bain de pureté, d'air et de jeunesse.

(A suivre.)

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Wm Daniel.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !
CADIEUX & DEROME,
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

LIVRES CANADIENS :

À TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
 FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
 VIE DE MADMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
 LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
 VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
 VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
 NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.
 MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.
 LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-8. Prix 30 cts.
 HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.
 LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 MONSEIGNEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 LA PREMIÈRE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-12. 25 cts.
 MONSEIGNEUR TACHE, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

Le BAUME de JEUNESSE
DES DAMES

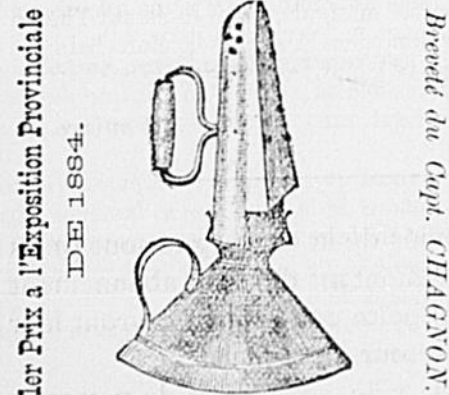
Pour embellir et préserver le Teint.

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

FLACON D'ESSAI SEULEMENT 50c.

NOUVEAU FER A REPASSER.



Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1 50. La Lampe 50c.
 J. U. FOUCHER, seul prop.,
 107 Rue Ste-Catherine, Montréal.

E. A. D. MORGAN, B. C. L.
AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba
 112 RUE ST. FRAS-XAVIER.
 Boîte B. P., 310.

Plumes Teintes en Noir
BRILLANT.

William Snow

FABRICANT DE
PLUMES d'AUTRUCHES
 2025 Rue Notre-Dame, Montreal.
 Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

L. C. de TONNANCOURT
MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
 Vient de recevoir un Assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecosaises.
 COUP GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

"L'ART ET LA MODE"
JOURNAL ILLUSTRÉ
 Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.
 Prix de l'Abonnement : \$12 par An.
 Frais de poste non compris.
 S'adresser : RUE HALEVY, No. 8
 En face de l'Opéra, à Paris.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.
 Enregistrée à Ottawa et à Washington.
 Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.
25 cents la boîte.
LAVIOLETTE & NELSON.
 Propriétaires, Montréal.
 La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portative.
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVÈGE

De la Pharmacie de Lyon.
 Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.
50 cents le flacon.
LAVIOLETTE & NELSON.
 Agents pour le Canada.
 La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL



GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
 Enregistrée à Ottawa.
PRIX 25 CENTS LA BOITE.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA POUDRE CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.

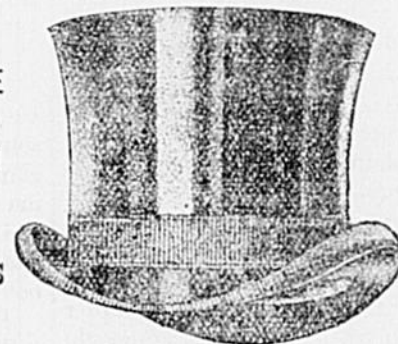


LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.
PRIX 25 CENTS.
 Enregistrée à Ottawa.
LAVIOLETTE & NELSON.
 Propriétaires, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

LORGE & CIE
CHAPELIERS



LORGE & CIE
CHAPELIERS

PARISIENS

PARISIENS

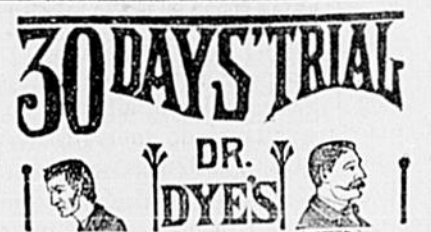


—21—
Rue St-Laurent
MONTREAL.



A VENDRE.
10,000,000
De Pieds de Bois de Sciage
 De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

— AUSSI —
 Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Épinette.
A. HURTEAU & FRERE,
 Coin des Rues Dorchester & Sanguinet,
MONTREAL.



30 DAYS TRIAL
DR. DYES'
ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC APPLIANCES sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Prospectus. Address: **VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.**

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.